





Sur la photo, « *La crise c'est chaque fin de mois* », le S de « *mois* » est effacé, ou écrit plus vite, moins fort.

La crise c'est chaque fin de moi. Le S écrit en dernier, et soudain il n'y a plus de temps, le mur orangé par les lampadaires s'éclaire un peu plus : c'est une voiture qui approche, peut-être la police. Pas le temps de repasser plusieurs fois sur la lettre. À peine celui de vite la tracer. Écrire dans l'urgence.

Fin de moi.

Chaque fin de mois je meurs un peu. "*La crise*" tue à petit feu. "*La crise*" m'efface lettre à lettre.

"*La crise*" vide les markers, nettoie les murs, efface les mémoires, tarit les imaginations, essore les moi.

JS



"La crise" ça ne veut rien dire c'est un regard filmé en différé.

"La crise" ça ne veut rien dire c'est un souffle qui sort du poste de radio.

"La crise" est dans l'odeur de renfermé de l'air du temps.

"La crise" fait circuler les flux de bas en haut.

"La crise" est la pelletée de sel sur la neige de tes illusions.

"La crise" écrit son cirque de rires sur la cire des cris.

"La crise" écrase les salaires.

"La crise" accèdera à l'euphorie qui accèdera à "la crise".

"La crise" est un dossier de candidature.

"La crise" est un accès (à "la crise").

"La crise" c'est dormir boulevard Haussmann sur des cartons.

"La crise" c'est crie sans cesse.

"La crise" se goûte dans l'âcre -isme du capital.

"La crise" fait sortir dans la rue et « la pandémie » fait rentrer chez soi.

L'aspirine à l'arsenic de "la crise".

"La crise" ça ne veut rien dire, "la crise" exonère.

"La crise" s'imprime en petites coupures.

"La crise" c'est la liberté sans la justice.

"La crise" se moque de l'hôpital et de la charité.

"La crise" dort d'un œil dans une chambre de compensation.

"La crise" ne demande pas d'où vient l'argent.

"La crise" sauve l'entreprise – au fait, merci pour ton départ volontaire, sans rancune, à la prochaine.

"La crise" remue le couteau dans ta plaie.

"La crise" est un pilon.

"La crise" est un cri qui ne crisse pas tant l'incise faite au corps l'a rendu au silence. "La crise" a plusieurs voix, et bientôt les cris s'esquissent et le premier son est le geste du refus d'être licencié, manipulé, utilisé puis livré ici ou là – libre circulation des biens, des marchandises, des personnes – tout est là; "la crise" c'est chaque fin de mois.

"La crise" est un mot, *lacrise*, qui n'a pas de sens mais les contient tous.

"La crise" porte autour du cou un carton écrit au marqueur: SVP pour manger.

"La crise" paie cinquante centimes sa boîte de médocs.

"La crise" a une offre limitée.

"La crise" est soumise à conditions.

"La crise" a des clauses.

"La crise" est un forfait illimité.

"La crise" pratique la discrimination positive dans des charters.

"La crise" pratique la démocratie participative hors de toute instance représentative.

"La crise" fait la révolution dans des grèves bien isolées les unes des autres.

"La crise" vante les bienfaits de la colonisation et les prêts usuriers du FMI.

Les frappes chirurgicales à coup de bombes de neuf cents kilos de "la crise" et leurs dommages collatéraux sur les cibles en réalité recherchées (le dictionnaire donne comme synonyme de « collatéral » : « parent, allié, proche »)

"La crise", comme le nucléaire fait bombe, la psychanalyse fait manipulation, le couteau fait arme, est une poésie venimeuse.

"La crise", "la crise", "la crise", c'est tout ce qu'on entend.

Une preuve d'existence de "la crise" c'est "la crise".

La vie chère nourrit "la crise" qui nourrit la vie chère.

"La crise" mène la vie chère.